

BOLIVIE : COMMUNAUTÉS PAYSANNES ECARTELÉES ENTRE ÉCONOMIE DE SUBSISTANCE ET ÉCONOMIE MONÉTAIRE

Joseph Laure
ORSTOM-INCAP
Guatemala

Une enquête *directe* (1985 et 1987), et une enquête *rétrospective* sur 1980-1981 ont été entreprises dans quatre communautés des différentes régions écologiques du pays :

- la communauté aymara de Bamburuta (altiplano, à plus de 4 000 m d'altitude) ;
- la communauté quéchua de Tipajara dans les vallées andines, à 2 200 m d'altitude moyenne) ;
- la zone d'élevage de Capirenda Norte, dans le Chaco, à 400-500 m d'altitude ;
- la communauté, de Santa Rita dans l'Amazonie (Béni), à moins de 200 m.

La santé, la nutrition et l'alimentation, les terres et le cheptel, les moyens de production, les échanges (autoconsommation, troc, dons, ventes), les périodes de pénurie, l'encadrement, l'impact de la crise et ce qu'en pensent les paysans et les stratégies de survie ont été particulièrement étudiés. Le tout a donné lieu à un livre (versions française et espagnole) et à divers articles.

PÉRIODES DE DISPONIBILITÉ ALIMENTAIRE ET ORIENTATION DES ÉCHANGES

Si les périodes de pénurie, dans les hauts-plateaux et les vallées, correspondent à la saison des pluies, le contraire s'observe dans les zones basses (*Llanos*). Les communautés étudiées sont essentiellement tournées vers l'autoconsommation et peu ouvertes aux échanges (vente, troc, dons). L'indice d'autoconsommation varie de 65 % à Santa Rita en Amazonie à 84 % à Bamburuta sur les hauts-plateaux. Les ventes monétaires n'atteignent que 11 % à Bamburuta et 23 % à Tiparara dans les vallées. Le troc, pratiquement inexistant à Capirenda dans le Chaco, atteint 9 % à Santa Rita (et des valeurs intermédiaires dans les autres communautés). Les dons sont plus élevés à Santa Rita, ils atteignent 6 %.

ABANDON DES COMMUNAUTÉS PAYSANNES

Les services de l'Etat ou autres sont très peu présents dans les communautés. Si toutes avaient une école primaire, celle de Chaco a fermé, ce qui a entraîné l'exode d'une partie de la population - très dispersée - vers le chef-lieu. Les taux de vaccinations des hommes (et des bêtes) sont très faibles : 31 % de la population de Capirenda dans le Chaco n'est pas vaccinée. Ces proportions sont de 57 % à Santa Rita dans l'Amazonie, 60 % à Bamburuta sur les hauts plateaux et 91 % à Tipajara dans les vallées andines. Le taux estimé de mortalité infantile (avant 5 ans), calculé à partir des réponses des femmes, varie dans le même sens que le taux de non-vaccination. Ils varient de 127 ‰ à Capirenda dans le Chaco où 50 % des enfants de 0 à 4 ans n'ont aucune vaccination, à 415 ‰ à Tipajara dans les Vallées où 84 % des enfants de 0 à 4 ans ne sont pas vaccinés.

La malnutrition affecte plus d'un tiers des enfants de moins de douze ans à Tipajara dans les vallées, près d'un tiers à Bamburuta sur les hauts plateaux, un huitième à Santa Rita en Amazonie et aucun à Capirenda dans le Chaco. La taille des adultes aymara et quéchua est restée stable depuis au moins 1829 (premières données disponibles): 159-160 cm pour les hommes et 148-149 cm pour les femmes. Ce phénomène témoigne de la stabilité des conditions de vie - alimentation et santé en particulier - depuis plus d'un siècle et demi.

Le goitre est endémique : 30 à 53 % de la population est touchée, les femmes davantage. Les paysans ne reçoivent pratiquement aucune assistance technique. La dégradation de la dentition, qui varie en fonction inverse de l'altitude, ainsi qu'une différence sexuelle significative (les fillettes ont de meilleures dents que les garçons, situation inverse pour les adultes) ont également été mises en évidence.

LA CRISE VÉCUE PAR LES PAYSANS

Vu l'isolement des communautés et le niveau d'autoconsommation, la crise et l'inflation (qui a atteint en 1985 le taux de 8 171 %) affectent les paysans, mais moins que les aléas climatiques (sécheresses ou inondations). Répondant à des questions sur le présent (1985-1987) et le passé (1980-1981), les paysans ont expliqué ce que furent pour eux la crise et les changements de leurs conditions de vie et de travail. Le crédit agricole est extrêmement limité, sauf à Santa Rita, en Amazonie, où les prêts servent à financer des achats d'aliments et presque jamais à investir dans la production. La plupart des habitants se plaignent du manque

d'assistance technique et sanitaire. Deux communautés ont vu leur situation alimentaire s'améliorer (Santa Rita et, dans une moindre mesure, Capirenda) et deux disposent de moins d'aliments qu'auparavant (Tipajara et surtout Bampuruta). Du fait de l'inflation, beaucoup de paysans se sont retirés du marché : ils utilisent plus souvent le troc et le travail communautaire. Ils n'achètent et ne vendent rien et autoconsomment leur production. L'épargne en monnaie nationale a disparu. Les rares éleveurs du Chaco qui épargnent encore le font en dollars. Les surplus, s'il y en a, sont soit vendus, soit troqués, selon ce qui paraît le plus intéressant. Enfin, le bétail joue souvent le rôle d'épargne sur pied. Les familles expliquent leurs stratégies face à la crise :

- intensification du travail fourni (parfois émigration),
- priorité à l'autoconsommation,
- recours au troc et refus de la monnaie nationale,
- recours à l'entraide (pour l'alimentation, le travail et le groupement des achats).

BIBLIOGRAPHIE

- LAURE J. et alii, 1988. *Les paysans et la crise. Etude de communautés rurales de Bolivie*. INAN-ORSTOM, La Paz, oct. 1987. En microfiches, TDM 36, ORSTOM, Paris.
- LAURE J. et alii, 1988. *Los campesinos y la crisis. Estudio de algunas comunidades rurales de Bolivia*. INAN-ORSTOM, La Paz.